ISSN 0299-8890 Toulouse, le 10 avril 1996

LETTRE DES AMIS n° 133

* DATE À RETENIR

Samedi 11 mai prochain, à **9 h 30** précises, aux **Archives départementales**, dernier cours de **paléographie moderne** assuré par Monsieur **Christian Cau**, Directeur des Archives municipales de Toulouse.

* ACTIVITÉS PRÉVUES AU MOIS DE JUIN

- **Samedi 1er juin** : sortie dans le Gers.

- **Samedi 8 juin**, à 9 heures, aux **Archives municipales de Toulouse** (nouveaux locaux aux Réservoirs de Périole), matinée consacrée aux "***Capitouls***".

- **Samedi 15 juin** : visite de l'église des Minimes sous la conduite de MM. Pierre Gérard et Marc Miguet.

Des renseignements complémentaires concernant ces différentes sorties vous seront donnés dans la "Lettre des Amis" du mois de mai.

* À PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Dans sa collection "***Mémoires des pays d'oc***" l'Association des Amis des Archives vous propose une nouvelle publication : "**Les hôtels particuliers du XVIe siècle à Toulouse**".

Rémi Papillault, l'auteur de l'étude, Toulousain, architecte DPLG, s'est attaché à reconstituer l'histoire de quinze de ces demeures patriciennes. Son enquête tire parti des riches archives municipales et de leurs séries, jusque là inexploitées ainsi que des sources fiscales, notamment des cadastres successifs du XVIe au XIXe siècle.

Association
Les amis des archives
de la Haute-Garonne

11, bd Griffoul-Dorval 31400 TOULOUSE
Tél. 61 52 41 64

De 1463, année du grand incendie, à 1562, début des guerres de religion, Toulouse a vécu "l'âge d'or du pastel". De ce siècle de prospérité il nous reste ces grands hôtels particuliers dont les plus connus sont l'hôtel d'Assézat ou celui de Bernuy.

Cette grande période de l'histoire toulousaine que nous offre Rémi Papillault, se lit autant à travers le texte que dans les croquis de restitution qui font comprendre l'hôtel particulier dans la trame de la ville.

Rémi Papillault conduit à l'heure actuelle le chantier du futur musée d'art moderne et contemporain de la ville de Toulouse et de Midi-Pyrénées (ex. abattoirs de Toulouse), en association avec Antoine Stinco.

La parution de ce livre est prévue pour la fin avril-début mai. Vous pouvez dès maintenant le commander en utilisant le bon joint à cette lettre.

* REMERCIEMENTS

• Le Président, le Bureau, le Conseil d'Administration de notre Association remercient bien vivement nos amis **Charles Gaspard** et **Joseph Giscard** pour la visite tout à fait remarquable du **cimetière de Terre-Cabade** qu'ils ont organisée à notre intention, le samedi 30 mars dernier.

• Ils remercient également leur ami **Jacques Sicart** de Blagnac qui leur a adressé 7 documents originaux fort intéressants provenant de sa collection personnelle qu'il nous a chargés de déposer aux Archives départementales de la Haute-Garonne. Il s'agit :

1) d'une lettre signée Daran, du 25 frimaire an 14, avec en tête "**Manufacture de tabac de Toulouse**" (Vignette imprimée) ;

2) d'un billet autographe signé et d'une lettre signée **Comte d'Ayguesvives**, chambellan de l'Empereur Napoléon III (le tout est accompagné d'une notice biographique concernant le Comte d'Ayguesvives) ;

3) d'un état de toutes les inscriptions hypothécaires du 13 floréal an 7 à 1818 concernant **Jean-François Douladoure** cadet, **libraire à Toulouse** ;

4) d'une lettre d'un avocat toulousain à un de ses collègues de Nîmes datée du 7 août 1789 qui relate les **troubles survenus à Toulouse** ;

5) d'une très intéressante lettre de **Jean Dominique Joseph Louis Romiguières**, Pair de France, adressée de Paris en date du 27 janvier 1842 à un de ses amis, M. Abolin ;

6) d'une lettre adressée le 3 germinal an 11 par **François Bernard Boyer-Fonfrède**, fileur de coton à Toulouse au Maire et aux administrateurs de l'Hospice de

Saint-Antonin dans l'Aveyron[1] qui viennent de lui proposer 2 garçons et 2 filles de l'Hospice pour travailler gratuitement dans ses filatures ;

7) d'une lettre autographe signée **Alexandre Soumet** (1786-1845), écrivain et poète adressée au poète Jamin (lettre datée du 8 avril 1844).

Rappelons que Soumet fut maître ès Jeux de l'Académie des Jeux Floraux et membre de l'Académie française.

Ces documents ont été remis par nos soins à **Madame Suau**, Directeur du Service des Archives de la Haute-Garonne. On peut dès à présent les consulter sous la cote **1 J 1123**.

* POUR INFORMATION

1) L'Orangerie du Conseil général accueillera en mai prochain l'exposition que des lycéens organisent sur des "gloires" de la Haute-Garonne décorées de la Légion d'Honneur.

Dans la lettre des Amis n° 125, en date du 19 juin 1995, il était rendu compte de l'**organisation d'un concours de la Légion d'Honneur** par la Section départementale de la Société d'entraide de la Légion d'Honneur avec la participation de l'Association des professeurs d'Histoire et Géographie.

Neuf groupes de lycéens de la classe de seconde ont participé à ce concours, en effectuant des recherches sur des Légionnaires, hommes et femmes, aussi différents que Charles de Rémusat, sœur Jeanne Barbe, Mère Supérieure de l'Hôpital St-Joseph de la Grave, une des premières femmes décorées de la Légion d'Honneur, sous Napoléon III, Pierre Latécoère, Théodore Ozenne, Jane Dieulafoy, Paul Sabatier, prix Nobel de chimie, et Jean-Louis Favaron, charpentier valentinois, commandeur de la Légion d'Honneur.

Les travaux que remettront les participants au concours, début mai, comporteront d'une part un exposé sur les mérites du personnage choisi, et d'autre part, des panneaux rappelant sa vie et son œuvre.

Ces travaux seront rassemblés dans le cadre d'**une exposition**, organisée les **15, 20, 21, 22 et 23 mai prochains** dans l'**Orangerie du Conseil général**.

Cette exposition sera ouverte au public, notamment aux élèves des lycées et collèges et, bien entendu aux Amis des Archives, dont l'Association figure parmi les nombreuses Institutions qui ont parrainé ce concours. **La remise des prix aura lieu le 22 mai à 17 heures.**

---

[1] En 1808, lorsque sera créé le département du Tarn-et-Garonne, Saint-Antonin sera détaché de l'Aveyron pour être rattaché au Tarn-et-Garonne.

2) Jeudi 9 mai prochain, à **21 heures**, salle du Sénéchal, 17, rue de Rémusat, conférence-diaporama organisée par la Société toulousaine d'Etudes médiévales.

Monsieur Jean Blanc, Docteur d'histoire médiévale, Archiviste de l'Aude évoquera : "*Saint-Nazaire de Carcassonne, 900 ans d'histoire...*".

Le 11 juin 1096, le pape Urbain II bénit le chantier de pierres de la cathédrale Saint-Nazaire de Carcassonne. L'édifice ne sera achevé qu'au début du XIIème siècle. Ce monument fut intimement mêlé aux grands bouleversements de la Croisade Albigeoise. Saint Dominique y prêcha en 1213. En 1218, Saint-Nazaire reçut un moment la dépouille mortelle de Simon IV de Montfort. Vers 1269 la cathédrale fut remise au goût du jour, un chevet et un chœur gothiques remplacèrent le chevet roman. L'hérésie était alors toujours présente dans le Midi et Saint-Nazaire en porte les stigmates avec la plaque tombale de Sans Morlane archidiacre de Carcassonne.

Au XVIème siècle les magnifiques vitraux donnèrent un éclairage nouveau à ce chef-d'œuvre d'art gothique qui fut le témoin des conflits religieux entre catholiques et protestants. En 1659, par le traité des Pyrénées et l'annexion du Roussillon, Carcassonne perdit son rôle de gardien de la frontière franco-espagnole. Le déclin de la Cité et de sa cathédrale fut alors amorcé...

Au cours de cette soirée à laquelle nous vous convions aimablement, notre ami Jean Blanc à l'aide de nombreuses diapositives et avec son talent coutumier, fera revivre ces 900 ans d'histoire de la cathédrale Saint-Nazaire.

3) Conférence organisée par le Musée Saint-Raymond

Jeudi 2 mai, à **17 h 30**, salle du Sénéchal, 17, rue de Rémusat, M. **Jean-Maurice Rouquette**, Conservateur des Musées d'Arles évoquera le "*Musée de l'Arles antique*".

4) Centre d'Etude d'Histoire de la Médecine

Vendredi 10 mai, à **20 h 30**, salle du Sénéchal, 17, rue de Rémusat, conférence de **Didier Foucault**, Agrégé d'Histoire à l'Université du Mirail, consacrée à "*François Bayle : un médecin novateur du XVIIe siècle*".

5) Les Amis des Archives de la Haute-Garonne sont cordialement invités à l'inauguration de l'exposition consacrée au "*Pays tarnais sous l'Empire et Las Cases*" qui aura lieu le **samedi 27 avril à 16 heures**, à **Sorèze** dans le Tarn. Indiquons que cette exposition a été réalisée par la ville de Sorèze, les Amis de Las Cases, **le Souvenir napoléonien** et les Etudes napoléoniennes du grand sud européen.

* LES TRAVAUX DES AMIS

• Nos amis **Roger Lair**, **Claude Rivals**, **André Roou**, viennent de publier un ouvrage intitulé : "*Aimé Ramond, de Montgeard à Carcassonne : itinéraire d'un policier résistant*".

Dans cet ouvrage est évoquée la mémoire d'**Aimé Ramond**, jeune et brillant officier né en 1918 à Montgeard dans une modeste famille de cultivateurs et qui fut un véritable héros de la Résistance audoise. Engagé dès 1943 dans les Forces Françaises de l'Intérieur, arrêté par les Allemands le 30 juillet 1944, interrogé et torturé par la gestapo : il ne parlera pas. Il sera exécuté le 19 août 1944 à la veille de la Libération.

Si vous souhaitez mieux connaître ce grand résistant dont une rue de Carcassonne porte le nom, vous pouvez vous procurer l'ouvrage vendu au prix de 70 F franco de port, en écrivant à "l'Amicale culturelle de Montgeard" - Mairie de Montgeard - 31560 Montgeard.

Pour être complet, signalons que le **13 mai 1995**, M. **André Roou**, Maire de Montgeard a inauguré dans la commune la "**Place Aimé Ramond**" en hommage à ce grand résistant.

• Au sommaire du numéro de **mars 1996** de l'***Auta*** nous avons relevé les très intéressants articles de nos amis **Robert Gillis** et **André Hermet** respectivement Président et Vice-Président de la Société des Toulousains de Toulouse.

Celui de M. Robert Gillis est consacré aux "*petites gares toulousaines d'autrefois*".

Celui de M. André Hermet à "*l'inondation de 1772 et au rôle des Capitouls face à l'événement*".

• Dans le numéro du 1er trimestre 1996 de la ***Revue de l'Association Savès-Patrimoine*** nous avons relevé :

Un article de M. **Pierre Gérard** intitulé "*L'esprit de la Croisade dans le Midi aux XIème et XIIème siècles*".

Un compte rendu d'une exposition consacrée aux "*monuments aux morts de la guerre de 1914-1918*" présentée à L'Isle-en-Dodon du 11 au 25 novembre 1995 (compte rendu effectué par nos amis **Guy Bergès, André Cluzet** et **Jean Mano**).

Plusieurs articles fort documentés de notre ami **Henri L. Petit**. L'un d'eux intitulé "*La tête et les mains*" est consacré à la vie et à l'œuvre du grand sculpteur polonais Auguste Zamoyski qui vécut les dernières années de sa vie à Saint-Clar-de-Rivière. En complément à cet article figure une interview de **Madame Hélène Zamoyska** qui apporte de fort précieuses réponses concernant la vie et l'œuvre de son illustre mari.

• Enfin, signalons que notre ami, **Gabriel Manière**, vient de faire paraître aux Editions de la Société des Etudes du Comminges[1] un excellent ouvrage fort documenté intitulé "*De la vie de la Garonne, au XIXème siècle, en amont de Toulouse*". Comme l'indique fort justement notre ami, Henri L. Petit dans le dernier numéro de la Revue Savès-Patrimoine "*Les Commingeois de souche y trouveront une partie de leurs racines et de leur terreau historique ; les Commingeois d'adoption y trouveront la connaissance et la fierté d'appartenir à une région d'une exceptionnelle richesse historique*".

Signalons que cette remarquable étude, étant donné son tirage limité, risque d'être rapidement épuisée.

* TRIBUNE D'EXPRESSION LOCALE

Commingeois, vous avez la parole !

Autour de Galliéni

"Le carnet de deuil" d'un quotidien national nous apprend le décès, survenu le 7 janvier 1996 à l'Hôpital Ambroise Paré de Boulogne-Billancourt, à l'âge de 72 ans, de **Bertrand Galliéni**, petit-fils d'un homme célèbre né dans le Comminges, le **Maréchal Galliéni**.

Fils de **Gaëtan Galliéni** mort pour la France en 1940, **Bertrand Galliéni** était lui-même lieutenant colonel, officier de la Légion d'Honneur à titre militaire, croix de guerre 1939-45, croix de guerre des T.O.E. avec palme, et titulaire de plusieurs citations[1].

A cette occasion, rappelons que **Joseph-Simon Galliéni**, Maréchal, naquit à Saint-Béat, Haute-Garonne, le 24 avril 1849.

Son père, **Gaëtan Galliéni**, d'origine italienne, lieutenant au 21e Régiment d'infanterie légère - issu de l'armée napoléonienne - exerçait ses fonctions au poste militaire installé dans la petite cité dont l'intérêt était d'occuper une position stratégique sur la route d'Espagne.

Il avait épousé une jeune fille saint-béataise, **Françoise Périssé**[2].

Joseph-Simon fut le fruit de cette union. Un travail solide permit à ce dernier, devenu jeune homme, d'entrer au Collège de la Flèche. Il en sortit en 1868, à l'âge de 19 ans, et fut alors admis à Saint-Cyr qu'il quitta le jour de la déclaration de guerre de 1870-71, avec le grade de sous-lieutenant.

---

(1) Société des Etudes du Comminges, 5, rue de la République, BP 15 - 31801 Saint-Gaudens Cédex.

(1) Carnet de deuil du Figaro, 8 janvier 1996.

(2) Notice d'E. Cartailhac.
Bulletin de naissance de Joseph-Simon Galliéni.

Appartenant à l'infanterie de marine - arme qu'il avait choisie par goût - il participa, avec sa division commandée par le général Vassoigne, à la défense de la **petite commune ardennaise de Bazeilles**, attaquée et incendiée par les Bavarois, célèbre par l'héroïque résistance de la "Maison des dernières cartouches" (1er septembre 1870) que le tableau d'A. de Neuville a immortalisée(3). La bataille de Sedan commençait.

Galliéni, fait prisonnier, demeura en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre.

Sa carrière se confond ensuite, jusqu'à sa retraite, à la veille du premier grand conflit mondial, avec l'histoire coloniale de la IIIème République.

En Afrique Occidentale, l'expansion française s'effectuait à partir du Sénégal acquis sous le Second Empire.

L'action de Galliéni eut d'abord pour cadre cette partie du monde.

Lieutenant en 1876, **affecté au Soudan**, il intervint sous le commandement du général Brière de L'Isle, gouverneur des établissements français sur le fleuve Sénégal et gagna le galon de capitaine en 1878. Chargé de progresser vers le Haut-Niger, envoyé en mission auprès d'Ahmadou, souverain du Soudan Occidental, il obtint un traité de commerce rompu peu après, du reste. Il regagna Tombouctou, puis la France et fut nommé chef de bataillon en 1881(4).

En même temps, la Société de Géographie de Paris lui décerna sa médaille d'or pour l'expédition conduite dans cette région d'Afrique(5).

En 1886, il repartit au Soudan où l'attendaient de difficiles opérations de remise en ordre. Il y développa ses qualités de bravoure et de diplomatie en s'inspirant de la méthode Faidherbe. Depuis la côte, les opérations se succédaient. La Guinée était reconnue par le Docteur Balay. Galliéni s'en assura l'arrière-pays (1887-1888).

En 1888, revenu à Paris, il **passa par l'Ecole de guerre**. En 1891, il fut promu colonel et devint chef d'Etat-Major du Corps Colonial(6).

Depuis 1880, 1890 surtout, la grande période de la colonisation française était commencée. La fièvre expansionniste s'affirmait.

L'Asie intéressait aussi la France qui voulait sa zone d'influence **en Indochine**.

En 1885, la guerre conduite sur mer par l'amiral Coubet, sur terre par le général Brière de l'Isle avait abouti au **Traité de Tien-Tsin**. Le protectorat sur l'Annam et la

(3) Histoire de France - Larousse.

(4) Pierre HALLYNCK, *L'époque contemporaine : 1851-1939*. Enseignement de second degré, p. 273. Masson 1959.

(5) E. Cartailhac, op. cit.

(6) Lucien GENET, *L'époque contemporaine : 1851-1939*, p. 424. Enseignement du second degré, Hatier 1967.

conquête du Tonkin étaient confirmés. Restait à combattre pour réprimer les révoltes et mettre fin à la lutte que menaient "les Pavillons Noirs", bandes de "pirates" d'origine chinoise agissant au Tonkin. Cette tâche difficile fut confiée à Galliéni (1892-1895) qui prit Liautey comme collaborateur(7).

Sa mission accomplie, il regagna la France et reçut le grade de général de brigade.

Puis, ce fut **le départ à Madagascar** où, après la prise de Tananarive (octobre 1885), une insurrection générale s'était déclarée. Ayant acquis au Soudan, et surtout au Tonkin, une grande réputation de soldat colonisateur, il fut choisi comme gouverneur résident général de l'île, chargé de la pacification. Il atteint son but en alliant la fermeté et la souplesse, en appliquant la méthode progressive de "la tâche d'huile", en progressant par cercles concentriques, en s'assurant le concours des populations indigènes dont l'hostilité avait cessé. Quant à la Reine Ranavalo, elle fut déposée. Pour apprécier les résultats de ses efforts dans une contrée pacifiée, Galliéni la parcourait en filanzane. Liautey, à qui il avait révélé sa voie au Tonkin, se trouvait encore à ses côtés comme lieutenant-colonel, et fut plus tard son disciple au Maroc.

Au départ du gouverneur en 1905, une administration existait dans la Grande Ile, l'enseignement avait été développé pour instruire les jeunes Malgaches dans des écoles primaires, les former dans des écoles professionnelles, la mise en valeur du territoire était commencée(8) ...

En 1908, Galliéni entra au Conseil Supérieur de la guerre et accéda à la retraite en avril 1914, avec le titre de généralissime adjoint.

Le début du premier conflit mondial allait le remettre sur le devant de la scène.

Le 26 août 1914, il fut rappelé pour suppléer Joffre, chef d'Etat-Major, au commandement des armées et pour assurer la défense de la capitale, avec le titre de gouverneur militaire. Les journaux de ce jour annonçaient que la capitale était gravement menacée. Elle devenait un véritable camp retranché.

Le 27, la VIe Armée commandée par Maunoury, nouvellement formée par Joffre, fut mise à la disposition de Galliéni. Le 3 septembre, ce dernier lança sa célèbre **proclamation à l'armée de Paris et à ses habitants** :

"Les membres du gouvernement de la République ont quitté Paris pour donner une impulsion nouvelle à la défense nationale.
J'ai reçu mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.
Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout".

Signé : Le Gouverneur militaire de Paris
Commandant l'armée de Paris.
Galliéni

(7) Pierre HALLYNCK, op. cit.

(8) Lucien GENET, op. cit.

Le 4 septembre, il prit l'initiative d'une opération qui, acceptée par Joffre dont il fut souvent le maître à penser, allait aboutir à la **victoire de la Marne**.

Il avait affirmé : "il faut attaquer le 6". Entreprise le 5, la manœuvre se déroula comme il avait été prévu : l'armée de Maunoury fut lancée en direction de l'Ourcq dans le flanc droit dégarni de Von Kluck (1ère Armée) qui avait infléchi sa route - non vers Paris - mais vers Meaux (à 54 km de Paris) pour déborder la capitale et encercler les armées françaises.

Le 7, **il réquisitionna les taxis parisiens** pour envoyer renforts, munitions et ravitaillement sur le front. Partis de Gagny, ils conduisirent à Nanteuil-le-Haudoin les éléments des 103e et 104e R.I. et furent payés à la course. Cet épisode bien connu est solidement ancré dans la mémoire populaire.

Du 6 au 13 septembre se déroula la Première Bataille de la Marne. "Le coup d'œil de Galliéni, la maîtrise de Joffre, l'impétuosité de Foch (dans les Marais de St-Gond), la volonté de Sarrail, la solidarité de French"[9] firent leur œuvre : la Victoire de la Marne fut remportée. L'imprudence de Von Kluck avait été exploitée : le repli de l'ennemi s'effectua sur l'Aisne, la réalisation du plan allemand n'ayant pu avoir lieu. On évoquera "le Miracle de la Marne", expression certainement employée pour la première fois par l'écrivain Maurice Barrès.

En octobre 1915, sous le Ministère Briand, **Galliéni devint Ministre de la Guerre**. Son arrivée fut bien accueillie par le Parlement, dont il exalta publiquement le rôle. Mais il eut quelques démêlés avec Joffre qui n'était pas favorable au contrôle parlementaire aux armées et se déclara "hostile aux chefs sur lesquels pèsent les vieilles doctrines". Sans doute aurait-il désiré se réserver la direction régionale de la guerre. Son état de santé ne lui permit pas de rester plus longtemps en fonction. **Il démissionna en mars 1916 et mourut en mai de la même année**, après une douloureuse opération[10]. Il fut remplacé par un autre militaire lié à Joffre, le général Roques.

De son successeur au Ministère de la Guerre, il reçut les suprêmes hommages dans la cour intérieure des Invalides. Le Conseil municipal de Paris s'associa à la cérémonie, apportant l'adieu solennel et reconnaissant de la population de la capitale. Le souvenir de "la Marne" était encore tout frais dans les esprits.

Ses enfants le firent inhumer à Saint-Raphaël où il possédait une propriété[11].

En 1921, la dignité de Maréchal lui fut décernée à titre posthume.

Il existe, dans la bibliothèque de la Société des Etudes du Comminges et des Pyrénées Centrales à Saint-Gaudens une "***Notice sur le général Galliéni***", datée de 1917, écrite par Emile Cartailhac, associé ordinaire de l'Académie des Sciences,

---

[9] Marc FERRO, *La Grande guerre*, p. 100 à 104, collections Idées - NRF.

[10] Philippe BERNARD, *La fin d'un monde*, pp. 44-47-49. Collection Points-Seuil.

[11] E. CARTAILHAC, op. cit.

Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse (extrait de ses Mémoires - XIe série - Tome V).

La dédicade est ainsi libellée :

"A la Société des Etudes de Comminges - Un de ses doyens et de ses meilleurs amis".

Cet article est partiellement inspiré de la biographie rédigée par E. Cartailhac.

Dans les pages du petit ouvrage, apparaît la forte admiration de l'auteur pour le militaire colonial, son œuvre, sa méthode, et pour le sauveur de Paris en 1914.

Emile Cartailhac mentionne que l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse a placé Galliéni, après la victoire de la Marne, au rang de ses membres honoraires.

Le Général a répondu : "*Je suis profondément reconnaissant à l'Académie. Je n'oublie pas tous les témoignages de sympathie que j'ai reçus de la ville de Toulouse où je compte tant d'amis et où ma nomination d'associé honoraire de l'Académie me cause beaucoup de plaisir*".

Aux remerciements personnels d'E. Cartailhac, il répondit : "*J'espère bien sûr, maintenant que Paris n'est plus menacé, qu'on me donnera un commandement au front*".

La notice présente également Galliéni comme l'un des amis les plus dévoués de la Société de Géographie de Toulouse fondée en 1886, pour laquelle il faisait une conférence au retour de ses expéditions.

Il affectionnait particulièrement aussi le Musée d'Histoire Naturelle de la ville de Toulouse, auquel il offrit diverses collections à son retour du Sénégal et de Madagarcar[12].

A Saint-Béat, sa ville natale, un monument a été édifié à la mémoire du vainqueur de l'Ourcq, au chevet de l'église. Œuvre du sculpteur A. Maillard, il intègre une statue, qui, selon Guy Péron (article sur les marbres de St-Béat - tome CV, octobre-décembre 1995) est en marbre de Carrare. Seul le socle est en marbre de St-Béat. Le monument porte mention des moments forts de la carrière militaire du Maréchal.

"*Bazeilles - Maison des dernières cartouches - 1870.*
Conquête du Soudan - 1876-81 - 1886-88.
Conquête du Tonkin - 1892-96.
Pacification de Madagarcar - 1896-1905.
Sauveur de Paris, vainqueur de l'Ourcq - Septembre 1914.
Ministre de la Guerre - 1915-16.
"J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.
Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout".
Fait Maréchal à titre posthume en 1921.

(12) E. Cartailhac, op. cit.

La maison natale de Galliéni est signalée par une plaque commémorative dans la rue principale de St-Béat, qui porte son nom.

A Saint-Gaudens, le monument des "trois Maréchaux" d'origine pyrénéenne : Joffre, Foch, Galliéni, est en pierre de Lens, près de Nîmes. Il s'élève sur le Boulevard Bepmale, face aux Pyrénées. D'une éclatante blancheur, il a été conçu et réalisé par le sculpteur toulousain G. Giraud, premier grand prix de Rome. Vincent Auriol, premier Président de la IVe République, ancien député socialiste de la Haute-Garonne depuis 1914, élu le 16 janvier 1947 aux plus hautes fonctions de l'Etat, inaugura cette œuvre forte en 1951. Le souvenir de cette belle cérémonie reste encore gravé dans la mémoire des aînés.

Aujourd'hui, les travaux d'embellissement entrepris sur le Boulevard Bepmale par la Municipalité élue en 1989 le mettent parfaitement en valeur.

Le grand militaire colonial respectueux des populations indigènes que fut Galliéni aurait-il approuvé la décolonisation ?

En tout cas, on peut penser qu'il l'aurait comprise.

Quant au vainqueur de l'Ourcq, son nom restera dans l'histoire comme celui d'un stratège intelligent, lucide, déterminé, inséparable de celui de tous les soldats engagés de ce combat.

Le Maréchal Galliéni a écrit deux ouvrages importants :
- *Lettres de Madagascar*
- *Pacification de Madagascar.*

Marie-Louise GUILLAUMIN

Document transmis par Madame **Marie-France Puysségur-Mora,**
chargée de l'Antenne du Comminges.

* RÉPONSE À L'AVIS DE RECHERCHE n° 82

Pain de munition

Le Grand Larousse Encyclopédique (Paris, 1963), donne comme définition : "*autrefois, pain en forme de boule, distribué pour deux jours à chaque homme*".

Si l'on se reporte au Dictionnaire Historique de la Langue Française (Robert, Paris, 1992), **munition** est le nom correspondant au verbe **munir** et est emprunté (XVIe s.) au latin **munitio** "*travail de terrassement, de fortification*", "*rempart, fortification*" et au figuré "*action de consolider*" puis, en latin médiéval, "*provision de bouche*" (1180) et "*équipement d'un navire*" (1198). Il prit au XVIe siècle le sens "d'approvisionnement en vivres d'une place forte" (1538), utilisé généralement au pluriel sauf dans **pain de munition** (1568).

Munition a produit quelques dérivés comme **munitionnaire**, défini par Mourre dans son Dictionnaire Encyclopédique d'Histoire (Bordas, Paris, 1986) comme agent préposé, sous l'Ancien Régime, à la fourniture et à la distribution des vivres et des fourrages de l'armée. Leur institution, sous le nom de *commis du roi*, de *commis des vivres*, remonte au XIIIe siècle.

Christian HUMBERT

Par ailleurs, notre ami, **Gaston Commenge**, nous précise que le **pain de munition** en forme de boule était fourni au soldat concurremment avec le "biscuit du soldat" ou biscuit de guerre qui était assez dur mais qui avait le mérite de se conserver longtemps.

Il nous rappelle que sous l'Ancien Régime le **munitionnaire** était l'agent chargé de fournir vivres et fourrage aux troupes[1].

* RÉPONSE À L'AVIS DE RECHERCHE n° 83

Capitouls de robe longue, capitouls de robe courte. A quoi correspond cette différence dans la tenue vestimentaire ?

N'ayant pu trouver une explication satisfaisante, je me suis tout naturellement adressé à notre ami **Pierre Salies, Directeur de la Revue Archistra,** qui m'a donné la clé de cette énigme.

En effet, d'après lui, seuls les capitouls appartenant à la magistrature (conseillers au Parlement, procureurs, juges, avocats au Parlement ...) avaient le droit de porter une robe capitulaire longue. Les autres, sans exception, quels que soient leurs mérites, portaient une robe courte.

Cette assertion peut être aisément vérifiée. Dans l'ouvrage de **Christian Cau**, *Les Capitouls de Toulouse : l'intégrale des portraits des Annales de la ville (1352-1778)*, paru aux Editions Privat en 1990, on peut remarquer que sur les 8 capitouls qui accueillent en 1701 les ducs de Bourgogne et de Berry[1], petit-fils de Louis XIV, à la Porte d' l'Isle à St-Cyprien, 2 d'entre eux sont revêtus d'une robe capitulaire courte : il s'agit de Pierre de Barravy, Seigneur de Clairac et de Jean d'Olivier, baron d'Encausse. Contrairement aux autres, ils n'appartiennent pas à la magistrature toulousaine.

---

(1) Un des plus célèbres d'entre eux, au XVIIIème siècle, fut, sans conteste, Jean du Barry dit Le Roué, originaire de Lévignac, beau-frère de Jeanne du Barry, favorite de Louis XV.

(1) Les ducs de Bourgogne et de Berry viennent d'accompagner leur frère le duc d'Anjou, futur roi d'Espagne sous le nom de Philippe V, en Guipuzcoa. Au retour, ils font halte à Toulouse où ils sont solennellement accueillis avec tous les honneurs dûs à leur rang.

* AVIS DE RECHERCHE n° 84

"**L'Association des dentellières du Sud-Ouest**" serait heureuse d'obtenir des renseignements concernant les "**manufactures de dentelles**" qui ont existé à Toulouse et dans la région toulousaine.

En 1679, on sait qu'un secours fut accordé par les Capitouls pour l'installation d'une manufacture de dentelles à l'Hôpital des orphelines à Toulouse. Qui pourrait nous dire où se trouvait cet hôpital ? Qui pourrait nous donner des informations concernant cette manufacture de dentelles ?

* AVIS DE RECHERCHE n° 85

Un de nos amis fait une recherche sur les **bateaux-lavoir** amarrés autrefois le long des quais de la Garonne. Ces bateaux, comme la plupart des barques qui naviguaient sur la Garonne, étaient fabriqués à Cazères.

Il aimerait retrouver **les plans des accastillages**(1) ainsi que les **articles et publications** abordant ce sujet.

Qui pourrait le renseigner ?

* UNE ÉPIDÉMIE DE FIÈVRE APHTEUSE, À VERFEIL, AU XVIIIème SIÈCLE

Une épidémie de fièvre aphteuse dans le toulousain
et spécialement à Verfeil, qui a eu lieu après 1773
et qui est racontée par un propriétaire de Verfeil, M. de Monmedan,
qui était lui-même propriétaire au moins de trois métairies :
en Caravelles, en Ajourdou et Le Bosc, cette dernière exploitée par maître-valet.

Dans son récit, M. de Monmedan emploie pour la première fois le mot savant d'épizootie.

Le récit de M. de Monmedan est curieusement inséré par lui, sans titre ou notations particulières, au beau milieu de son grand livre de comptes où figurent seulement les relevés et les notations pour ses métairies. Il dit bien qu'il écrit pour la postérité mais justement l'endroit choisi l'est curieusement.

M. de Monmedan se trouvait à Bagnères-de-Bigorre, où il avait accompagné un vieil oncle malade, quand il entendit pour la première fois parler de cette épidémie qui semble avoir commencé justement dans ces lieux. Ce qui était grave, c'est qu'on annonçait que l'épidémie progressait rapidement vers Toulouse.

---

(1) Vient de l'Espagnol castillo = château. Château qui s'élevait à l'avant et à l'arrière des navires. Toutes les parties d'un bateau situées hors de l'eau.

Alarmés, l'Archevêque de Toulouse, Monseigneur de Loménie, et le Comte de Périgord, Gouverneur de la Province, firent appel à M. de Cadignan, jeune Colonel de 32 ans qui commandait le régiment de Bourbon, stationné dans la région. Avec l'aide de ses soldats, ils voulurent établir un cordon sanitaire tout le long de la Garonne, en empêchant tout passage de bétail d'une rive à l'autre.

Mais, soit que les consignes fussent mal appliquées, soit que le mal "fut dans l'air", comme le dit joliment M. de Monmedan, le barrage fut franchi et l'on apprit avec terreur, à Toulouse, que l'épidémie venait de faire son apparition au quartier de Périole, dans une métairie dite Gramont. Pour parer à ce danger, que l'on signalait déjà à Lavalette, Escalone, Paulel et près de Gragnague, le Maire de Verfeil prit des mesures particulières.

Le Maire, M. Vayssière, qui était du pays, car M. de Monmedan dit qu'il avait épousé une de ses cousines germaines, était lui-même d'une nature assez particulière car il avait profité de nouvelles mesures édictées par les ministres de Louis XV en mal d'argent, pour acheter la charge de Maire de Verfeil et il ne le fut pas pour longtemps car les Etats du Languedoc rachetèrent toutes ses charges et M. de Mascar redevint Premier Consul de Verfeil.

Quoi qu'il en soit et au sujet de l'épidémie, nous constatons que M. Vayssière leva une petite force militaire à Verfeil de douze hommes, qui fut renforcée par trois, puis cinq soldats. Avec cet effectif, il tenta le long du Girou ce qui avait échoué le long de la Garonne et établit des petits postes de deux hommes à chaque passage. Le premier au lieu-dit Babilone, au passage du Consulat de Bonrepos sur celui de Verfeil, aux ponts de Madame, d'en Olivier, de Nagasse, de la Balerme et au passage qui va vers Saint-Martin-de-la-Rivière. En tous ces points, il établit donc des postes de deux hommes chargés d'interdire le passage, sauf s'ils avaient une autorisation écrite. Les hommes excédentaires servaient à la relève.

Le 1er juin 1776, arrivèrent, à Verfeil, cinq officiers et huit soldats pour compléter et renforcer le dispositif. Les officiers étaient un capitaine, un lieutenant, deux sous-lieutenants. Le grade du dernier n'ayant pas été indiqué par M. de Monmedan. Les officiers logeaient dans la ville et les soldats sous des tentes. Leur présence était d'autant plus nécessaire que la seule méthode curative connue étant l'abattage, il y avait des résistances allant jusqu'à la bagarre.

Il faut songer à la perte que représentait pour un agriculteur l'abattage de tout son bétail. Il perdait déjà les produits de l'élevage et, s'il s'agissait d'une paire de bœufs servant au labourage, c'était la catastrophe intégrale puisqu'il ne pouvait plus labourer et préparer une nouvelle récolte. Enfin, il n'avait plus de fumier. Beaucoup, quand ils voyaient leur bête seulement malade, essayaient de la soustraire à l'abattage en espérant une guérison.

De plus, il y avait d'autres difficultés. Quand un soldat chargé d'abattage se trouvait en face de M. de Malaret, Colonel d'Infanterie, qui possédait plusieurs métairies et qui se vantera plus tard d'avoir sauvé huit bêtes, ce soldat avait plus que de la peine à faire exécuter les ordres d'abattage. Il fallait alors l'intervention du capitaine qu'on appelait le capitaine-assommeur et des pressions multiples, jusqu'au jour où une ordonnance royale décréta la mise à mort de tout le bétail contaminé, convalescent ou non.

D'ailleurs, finalement, grâce au "doigt de Dieu", comme dit M. de Monmedan, ou à une certaine efficacité des mesures prises, l'épidémie finit par s'arrêter. Mais on craignait tellement sa reprise qu'officiers et soldats furent encore laissés sur place. Les habitants avaient de plus l'espoir de recevoir des indemnités et de longs mémoires furent envoyés à l'Archevêque de Narbonne, Président des Etats.

Il y avait bien eu des indemnités tout au début de l'épidémie mais la Caisse du Diocèse ayant rapidement été mise à sec, décision avait été prise de ne rien verser.

Quand les soldats s'en allèrent, ils ne furent pas regrettés.

M. de Monmedan ajoute dans son récit un danger particulier qu'ils représentaient. C'était de communiquer la vérole, cette "sale maladie", que beaucoup d'entre eux avaient contractée à Marseille lors d'un séjour qu'y fit leur unité.

M. de Monmedan déclare que cette maladie était inconnue à Verfeil, bien que l'on habitât près d'une grande ville aussi "lézardée" que Toulouse. Et il fulmine contre ces maris imprudents qui invitaient souvent des soldats à boire un coup chez eux, faisant ainsi entrer le loup dans la bergerie.

Quand les soldats s'en allèrent, je viens de dire qu'ils furent peu regrettés car ils étaient, paraît-il, indisciplinés et quand ils n'avaient plus de bêtes à assommer, ils maraudaient, dit M. de Monmedan, qui emploie un terme qui a toute sa valeur aujourd'hui et une saveur toute particulière :

"*Bref, c'était, dit-il, de vrais croates ou pirates*".

Quant aux officiers et comme il est mauvaise langue, il prétend que le capitaine assommeur se consola avec sa vieille "messaline" et que, quant au plus jeune officier, à qui il donne entre 18 et 22 ans, il fila le parfait amour avec Mme C..., pendant son séjour à Verfeil.

Et c'est ainsi que s'écrit l'histoire locale !

Avant d'en terminer, il me paraît curieux, comme le fait longuement M. de Monmedan, d'indiquer les mesures prophylactiques qu'il conseille pour prévenir le mal.

Allumer de grands feux pour purifier l'air autour des étables.

Frotter et baigner les narines et la bouche de la bête, matin et soir, avec le vinaigre des "quatre pendus" et scier la corne des bêtes jusqu'à dix centimètres au-dessus de la tête.

Dès qu'une bête paraît atteinte, l'isoler.

J'ai oublié de noter que pour les agriculteurs sinistrés qui n'avaient plus de bœufs de labour, on fit venir des attelages de régions voisines mais en leur interdisant de rentrer dans les étables.

Léon MAUX

À PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Dans sa collection "***Mémoires des pays d'oc***" l'Association des Amis des Archives vous propose une nouvelle publication : "**Les hôtels particuliers du XVIe siècle à Toulouse**".

Rémi Papillault, l'auteur de l'étude, Toulousain, architecte DPLG, s'est attaché à reconstituer l'histoire de quinze de ces demeures patriciennes. Son enquête tire parti des riches archives municipales et de leurs séries, jusque là inexploitées ainsi que des sources fiscales, notamment des cadastres successifs du XVIe au XIXe siècle.

De 1463, année du grand incendie, à 1562, début des guerres de religion, Toulouse a vécu "l'âge d'or du pastel". De ce siècle de prospérité il nous reste ces grands hôtels particuliers dont les plus connus sont l'hôtel d'Assézat ou celui de Bernuy.

Cette grande période de l'histoire toulousaine que nous offre Rémi Papillault, se lit autant à travers le texte que dans les croquis de restitution qui font comprendre l'hôtel particulier dans la trame de la ville.

Rémi Papillault conduit à l'heure actuelle le chantier du futur musée d'art moderne et contemporain de la ville de Toulouse et de Midi-Pyrénées (ex. abattoirs de Toulouse), en association avec Antoine Stinco.

La parution de ce livre est prévue pour la fin avril-début mai. Vous pouvez dès maintenant le commander en utilisant le bon joint à cette lettre.

✂.....

BON DE COMMANDE

à retourner à l'Association des Amis des Archives de la Haute-Garonne
11, boulevard Griffoul-Dorval - 31400 TOULOUSE

Nom et Prénom .....
Adresse .....
.....

désire recevoir ..... exemplaire du livre :

LES HÔTELS PARTICULIERS DU XVIe SIÈCLE À TOULOUSE
par Rémi Papillault

au prix de **135 Francs**, majoré de 20 Francs de frais d'envoi,
soit **155 Francs**.

Ci-joint le chèque de règlement, à l'ordre des Amis des Archives de la Haute-Garonne

Préfacé par Bruno Tollon, l'ouvrage de 265 pages, de format 16 x 24,
contient de très nombreux plans de l'auteur et trois planches en couleur.

À PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Dans sa collection "***Mémoires des pays d'oc***" l'Association des Amis des Archives vous propose une nouvelle publication : "**Les hôtels particuliers du XVIe siècle à Toulouse**".

Rémi Papillault, l'auteur de l'étude, Toulousain, architecte DPLG, s'est attaché à reconstituer l'histoire de quinze de ces demeures patriciennes. Son enquête tire parti des riches archives municipales et de leurs séries, jusque là inexploitées ainsi que des sources fiscales, notamment des cadastres successifs du XVIe au XIXe siècle.

De 1463, année du grand incendie, à 1562, début des guerres de religion, Toulouse a vécu "l'âge d'or du pastel". De ce siècle de prospérité il nous reste ces grands hôtels particuliers dont les plus connus sont l'hôtel d'Assézat ou celui de Bernuy.

Cette grande période de l'histoire toulousaine que nous offre Rémi Papillault, se lit autant à travers le texte que dans les croquis de restitution qui font comprendre l'hôtel particulier dans la trame de la ville.

Rémi Papillault conduit à l'heure actuelle le chantier du futur musée d'art moderne et contemporain de la ville de Toulouse et de Midi-Pyrénées (ex. abattoirs de Toulouse), en association avec Antoine Stinco.

La parution de ce livre est prévue pour la fin avril-début mai. Vous pouvez dès maintenant le commander en utilisant le bon joint à cette lettre.

✂.....

BON DE COMMANDE

à retourner à l'Association des Amis des Archives de la Haute-Garonne
11, boulevard Griffoul-Dorval - 31400 TOULOUSE

Nom et Prénom .....
Adresse .....
.....

désire recevoir ..... exemplaire du livre :

LES HÔTELS PARTICULIERS DU XVIe SIÈCLE À TOULOUSE
par Rémi Papillault

au prix de **135 Francs**, majoré de 20 Francs de frais d'envoi,
soit **155 Francs**.

Ci-joint le chèque de règlement, à l'ordre des Amis des Archives de la Haute-Garonne

Préfacé par Bruno Tollon, l'ouvrage de 265 pages, de format 16 x 24,
contient de très nombreux plans de l'auteur et trois planches en couleur.